

- III. Rencontre avec David Foenkinos  
IV. Le Temps selon Abdo Wazen  
V. Soumission de Houellebecq en avant-première

- VI. Paul Veyne: humain, trop humain  
VII. Claude Arnaud dans les vertiges du moi  
VIII. Hanan el-Cheikh: les houris à Londres



## Édito

### Un shérif à la Santé

Le Liban, c'est un peu le Far West. On y trouve des gangsters et des hors-la-loi qui pillent impunément les caisses de l'État, des vautours qui dépècent le peuple, des cow-boys et des Indiens qui se tirent dessus, la cavalerie qui accourt à chaque escarmouche, et un shérif: Wael Abou Faour. En lançant sa campagne tous azimuts contre les restaurants, instituts de beauté, laiteries, (aéro)ports et silos qui contrevennent aux règles les plus élémentaires de la santé publique, le ministre a secoué le cocotier et, par la même occasion, s'est fait un nom. Mais cette initiative musclée commence à agacer pour plusieurs raisons: 1°. Cette campagne foule aux pieds la justice et la présomption d'innocence. Il appartient en effet aux tribunaux de juger les infractions, de condamner les contrevenants et d'ordonner la publication des sentences dans la presse, après avoir entendu les arguments de la défense. Mais qu'un ministre zélé lynche les établissements dans les médias « sans autre forme de procès » et se comporte en juge et en justicier, voilà un pas qu'on ne saurait franchir dans un prétendu « État de droit ». 2°. Cette campagne est sélective: il eût fallu appliquer scrupuleusement les normes internationales et contrôler tous les établissements concernés, quartier par quartier, avant de se lancer dans cette bataille qui a mis dans le même sac le bon grain et l'ivraie. 3°. M. Abou Faour se targue d'être soutenu par son parti (qui s'érige tout à coup en donneur de leçons!) pour dénoncer, en bon « socialiste », « les cartels de la restauration », comme s'il s'agissait là de la lutte du prolétariat contre le capitalisme. Or, M. Abou Faour ne doit pas oublier qu'il est désormais le ministre de tous les Libanais et que les théories trotskistes sont inopérantes en la matière. 4°. Jeter le bébé avec l'eau du bain n'est pas une bonne recette. Notre ministre de la Santé suit la politique de la terre brûlée, au risque d'ébranler la réputation (déjà ternie) du Liban, le tourisme et l'économie, sans proposer de solutions de remplacement: depuis la fermeture de l'abattoir de Beyrouth, jugé insalubre, nombre de bouchers officient dans la rue!

« L'enfer est pavé de bonnes intentions », dit-on. À l'heure des bonnes résolutions pour l'an 2015, notre shérif bien-aimé se doit d'adopter une politique moins impulsive, plus scientifique et plus respectueuse du droit, afin que sa campagne, très louable en soi, ne se transforme en croisade infernale!

ALEXANDRE NAJJAR

Publicité

EN LIBRAIRIE **L'ORIENT DES LIVRES**

**MAY CHIDIAC**

**La Télévision mise à nu**

## Pierre Michon: la force plastique

C'est pour photographe Pierre Michon dans sa mythique maison des Cards, dans la Creuse, qu'Éric Morin se rend à l'automne 2013 auprès de l'écrivain, chez qui il rencontre l'universitaire Agnès Castiglione. D'une conversation impromptue à trois naît l'entretien ci-dessous, encore inédit à ce jour et publié en exclusivité par *L'Orient Littéraire*.

Pierre Michon est l'un des écrivains français les plus marquants d'aujourd'hui. Ses livres sont déjà tenus pour des classiques, notamment le premier d'entre eux, *Vies minuscules*, mais aussi *La Grande Beune*, *Corps du roi* (Prix Décembre), *Abbés*, trois récits ardents et cruels qui évoquent les premières générations de bénédictins venus établir leurs monastères dans les îles et les marais de Vendée, et *Les Onze*, qui a obtenu en 2009 le Grand prix du roman de l'Académie française.

**Au terme de roman, Pierre Michon, vous semblez préférer celui de prose et à la question des genres, vous substituez une notion qui vous paraît essentielle, celle de « force plastique ». D'où vient-elle? Comment pourriez-vous la définir?**

L'expression de force plastique vient de Nietzsche. Il dit en substance que l'œuvre, le fait artistique, quand c'est réussi, n'est ni une question de sens, ni une question de forme, mais de force. Une force, dit-il, qui aurait absorbé tout le passé pour le transmettre en quelque sorte, en sang. Dans la pulsion vers la forme parfaite, la forme neuve, c'est là qu'on voit la force plastique d'un homme. Un écrit n'est pas qu'une forme, bien sûr. Mais dans la pulsion vers la perfection de la forme, c'est là que s'inscrit, que se lit, qu'est visible la force plastique d'un homme, qui est donc une sorte de mixte de don et d'énergie, pourrait-on dire. Ou de savoir et d'énergie.

**Est-ce que cette force plastique équivaut à la recherche de la beauté, à la tension vers la beauté, à la quête esthétique tout simplement?**



© Eric Morin

La quête esthétique vers la beauté suppose qu'on puisse l'atteindre. Alors que la pulsion vers la forme parfaite ne suppose pas qu'on le puisse.

**Que signifie alors l'obtention de la beauté comme vérité?**

Dante, il me semble, dit en gros: Je n'écris pas la vérité au moyen de formes belles, j'écris des formes belles qui me donnent la vérité. C'est l'idée que la vérité naît de la beauté, comme dans la formule du philosophe, « l'irruption de la beauté est le mode d'écllosion de la vérité ». J'ai rêvé de Dante et l'ai vu passer dans mon sommeil d'hier. C'était pour que j'en parle ce matin!

**D'ailleurs, Dante caractérise son entreprise poétique par le verbe trashumanare, qui signifie outrepasser l'humain.**

Bien sûr puisque la beauté, la beauté horrifiante, parfaite, est ce qui caractérise l'univers. Depuis le Big Bang jusqu'à la décomposition des corps. Avec la brève individuation de chacun dans un corps: « apparaître, scintiller, et mourir », comme disait Genet; on scintille un instant, dans la page, dans la robe, dans l'œuvre, dans l'énergie pure. La beauté, c'est l'énergie de l'univers, rejointe.

**Dans *Abbés*, à propos d'une grande femme marchant sur ses pieds de marbre, vous évoquez « la verticale sans frein de l'éclair ». Êtes-vous, là, dans cette force que nous ressentons, nous, en tant que lecteurs?**

Dans ce que vous citez, la verticale sans frein, la foudre, ce n'est pas la femme, mais le désir qu'on a d'elle, et le désir qu'elle a. Ce n'est pas une statue grecque, pas une beauté morte, c'est le corps du désir. Dans un autre texte, *La grande Beune*, je ne parle que de cela: le corps d'une femme y vaut pour le monde, elle est le monde en son entier. À moins que le monde n'y soit qu'une petite culotte de mon héroïne. La foudre est un corps de femme.

**Cette force plastique de la prose, on la trouve donc in situ dans le personnage, dans la représentation de la femme, mais aussi bien dans le paysage?**

Oui, il y a des forces visibles immédiates, tellement flagrantes qu'on n'en parle pas. Quand on arrive à New York et qu'on survole le skyline, on est sous le coup d'une force époustouflante. Cette force ne tombe pas du ciel, c'est celle d'hommes, d'architectes. Je l'ai ressentie aussi très fortement – c'est une de mes plus grandes émotions, plus qu'esthétiques – devant *Les chasses d'Assurbanipal* du British Museum. Ce sont des bas-reliefs énormes qui composent un livre,

je crois qu'un portrait réussi reste une apparition. Même reproduit. C'est toujours pareil, c'est « l'irruption de la beauté comme mode d'écllosion de la vérité ». Et il est vrai que le face à face avec les tableaux n'a pas bougé depuis qu'ils sont photographiés. Enfin, les grands tableaux. Quand dans Venise on tombe en arrêt sur le tableau de Saint Georges et le dragon de Carpaccio, on s'effondre en larmes. Et pourtant, on l'a « vu » mille fois. Mais le Saint Georges a son sens, c'est-à-dire: le roi tue des lions, le saint tue des diables. L'œuvre tue le bon sens.

**Est-ce que l'arrêt n'est pas le propre de toute image finalement? Comme peut-être en littérature où l'excellence de la force se concentre dans une phrase?**

L'énergie doit être dans chaque phrase, de la même façon. Et, si le livre est bon, elle devrait être dans chaque syllabe, à l'oreille. Mais vous me parlez du paysage. Il y a des sites que je trouve beaux par nature, par exemple l'orée des bois, le saut de l'ombre à la lumière, le coup de hache de l'orée, comme l'hémistiche au milieu de l'alexandrin, ça, pour moi, c'est toujours un coup au cœur. Mais dire que tel paysage en général, localement, est plus beau qu'un autre, je ne sais pas...

**« On scintille un instant, dans la page, dans la robe, dans l'œuvre, dans l'énergie pure. »**

*Venons-en à ce phénomène très plastique de la mode. Elle, en revanche, c'est de la pure plastique sur papier glacé: quelle valeur de force peut-on lui attribuer? Et cette plastique du corps de la femme, elle a très peu de sens, ou un tout petit sens qui est toujours le même...*

Oh! « tout petit sens »! C'est quand même le sens de l'humanité! L'univers est fait pour se perpétuer et les mammifères aussi, pour procréer – mais là n'est pas l'important. L'ennui avec l'acte sexuel, dit Lacan, c'est qu'il faut toujours recommencer – eh oui, relancer le désir, les fétiches, les fringues, les photos, la mode, le battement de la jupe. La jupe ne cesse pas de battre, d'une étreinte à l'autre, d'un amour à l'autre.

**Oui, mais ce sens est répétitif. C'est étonnant que ça marche encore. On a ouvert et feuilleté ce magazine tout à l'heure. Les photos de mode déploient toujours le même système: la fille est belle, elle a de belles jambes, etc.**

Mais que vous faut-il de plus? Vous savez, l'écriture aussi, c'est toujours le même système. Et ici, dans le magazine de mode, comme il présente le signifiant majeur pour l'humanité, la chose sexuelle, on est toujours surpris, toujours emballé – je n'ouvre jamais ces papiers glacés sans trembler.

**Est-ce que la force d'un livre peut aider à se tenir, à l'égard d'un comportement, mais aussi de la femme, comme dans *Abbés*? Entrer aussi en étroit rapport avec le corps, au-delà de l'icône?**

Bien sûr. Oui, les livres peuvent donner de leur énergie à celui qui les écrit. Comme par exemple ces *Abbés* qui ont été écrits en trois semaines d'hospitalisation, et qui m'ont guéri.

**Comme avec l'image? Mais on a le sentiment que l'image a moins de pouvoir.**

L'image a un pouvoir fou! Regardez le portrait, peinture ou photographie, dont vous avez toutes les reproductions que vous voulez. C'est devenu une rengaine depuis Walter Benjamin de dire que l'œuvre perd son aura à cause de sa reproduction technique infinie. Je crois que c'est faux. Il m'est arrivé de le penser parce que tout le monde assène cette idée avec la certitude tranquille du lieu-commun. Non,

Bien sûr. Pour la littérature, en tout cas, oui, pour la mode, pour tout. Il y a une mise en scène aussi dans ces photos d'actualité qui sont devenues des classiques. Je pense à celle du Che Guevara mort. Quand il a été tué, son corps a été placé sur le lavoir du village de Villafranca et photographié par des militaires ignares qui ont tout de même réussi à faire du Mantegna. Il y a, dans cette photo d'amateur, une force plastique vraie. Ils ont trouvé le moyen, malgré eux ou parce qu'ils avaient cette image en eux, de lui donner l'allure du Christ mort. Il y a aussi une très belle formule de Stendhal. Il parle de l'amour qu'il a éprouvé pour une femme et il dit que cette femme brûle encore en lui comme un grand feu, « un de ces feux que nous allumions vers Smolensk ou sur la Bérézina pendant la retraite de Russie ». Quelle énergie: donner un sens d'amour à l'atroce Bérézina!

**C'est aussi le fait de redonner de la vie à la chose, de la remettre en vie par l'énergie de la phrase, comme dans cette figure de rhétorique au nom compliqué que vous pratiquez quasi spontanément, l'hypotypose?**

L'hypotypose, qui est la figure par laquelle on fait apparaître la chose décrite comme dans une hallucination, est une démarche profondément fantasmagorique et pornographique: c'est comme s'il fallait que les choses dites, écrites, apparaissent pour de bon, comme apparaît dans le fantasme le corps de la femme, dans le scénario masturbatoire, le fantasme de base.

**« La lune est inusable. Elle n'a rien à montrer – c'est un signe vide, presque une abstraction. Mais qui emplit le ciel. »**

*Au-delà de la représentation artistique, si on reste dans le vivant du promeneur, qu'est-ce qui retient votre intérêt, comme l'orée du bois dont vous parliez? Quels phénomènes naturels?*

Ce que je ne me lasse pas de regarder, et de photographier aussi, c'est la lune. C'est une forme qui revient dans mes textes, c'est magique. Très souvent, je note les apparitions du mot lune dans mes lectures. Le mot désigne aussi les fesses de la femme. Et d'ailleurs, en nahua, en langue aztèque, le nom de la lune, *metzli* signifie, disent pudiquement les américanistes, la cuisse. Évidemment, il ne s'agit pas de la cuisse mais bien des fesses. Je voudrais rester un peu sur la lune – comme si je n'étais pas déjà dans la lune tout le temps!

**C'est bien le propre de Pierrot!**

La lune, c'est le finale du poème *Booz endormi*. Après l'accouplement d'une jeune fille et d'un vieillard, la jeune fille, Ruth, contemple « cette faucille d'or dans le champ des étoiles ». La dernière page du *Journal de guerre de Bolivie* de Che Guevara commence par cette phrase: « Nous sommes dix-sept sous une lune très petite et la marche est difficile ». Que d'occurrences de la lune! Il y a *Hécate* de Jouve, *Hécate et ses chiens* de Paul Morand, deux très beaux textes, très érotiques l'un et l'autre. La lune est inusable. Elle n'a rien à montrer – c'est un signe vide, presque une abstraction. Mais qui emplit le ciel.

**À propos de phénomènes dans le paysage, vous avez évoqué le vol des avions chasseurs en rase-motte dans la campagne.**

Ah! Les grands *Mirage*, les *Rafale* maintenant! Il y a ici des essais de vol en basse altitude. J'adore cette irruption immédiate, fatale, de la brutalité technique dans un paysage rural. Les moissonneuses me font le même effet, toutes ces machines de forestiers qui ont comme des yeux de géant, qu'on voit clignoter dans les bois et qui broient des arbres. Là, vraiment, c'est le Dragon dans la forêt. C'est une belle fille déchaînée en lingerie chic dans une grange.

**Est-il question de mise en scène dans la force plastique? Y a-t-il de la scénographie?**

« La lune est inusable. Elle n'a rien à montrer – c'est un signe vide, presque une abstraction. Mais qui emplit le ciel. »

*Vous êtes fétichiste, alors?*

Je le suis même jusqu'au bout des ongles. Mais encore faut-il que le fétiche soit porté, habité, batte à même une chair – et qu'on s'en serve!

**C'est aussi le fait de redonner de la vie à la chose, de la remettre en vie par l'énergie de la phrase, comme dans cette figure de rhétorique au nom compliqué que vous pratiquez quasi spontanément, l'hypotypose?**

L'hypotypose, qui est la figure par laquelle on fait apparaître la chose décrite comme dans une hallucination, est une démarche profondément fantasmagorique et pornographique: c'est comme s'il fallait que les choses dites, écrites, apparaissent pour de bon, comme apparaît dans le fantasme le corps de la femme, dans le scénario masturbatoire, le fantasme de base.

**Vous êtes fétichiste, alors?**

Je le suis même jusqu'au bout des ongles. Mais encore faut-il que le fétiche soit porté, habité, batte à même une chair – et qu'on s'en serve!

**Un exemple de force plastique absolument foudroyante?**

C'était ici même. Quelqu'un faisait un petit film sur mes livres. C'était l'étré, il faisait beau, je faisais lecture, on la filme, volets fermés. Je lis, dans *Corps du roi*, le moment où il est question de la mort de ma mère. Et, au moment précis où je dis: « les infirmières ayant ratifié sa mort, on me laissa », là, un coup de tonnerre tonitruant, le premier de l'orage, retentit. On se regardait tous, sidérés. C'était de la magie, une évocation magique réussie. Ce moment est dans le film. On en revient toujours aux formules mantra qui font apparaître le dieu. C'est le vieux coup de la prière. C'est le pouvoir de la littérature, des paillettes, de la mode. De la foudre. Abracadabra!

Propos recueillis par  
ÉRIC MORIN et  
AGNÈS CASTIGLIONE

## L'Orient Littéraire

Comité de rédaction:  
ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJALANI, GEORGIA MAKHLOUF, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAHY, RITTA BADDOURA.  
Coordination générale: HIND DARWICH  
Secrétaire de rédaction: ALEXANDRE MEDAWAR  
Correction: YVONNE MOURANI  
Contributeurs: TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, GÉRARD BEJJANI, AGNÈS CASTIGLIONE, EDGAR DAVIDIAN, DIMA EL-CHAMI, LAMIA EL-SAAD, SAMIR FRANGIÉ, KATIA GHOSN, SHAM HARB, MAZEN KERBAJ, HENRY LAURENS, ISSA MAKHLOUF, ÉRIC MORIN, NADA NASSAR-CHAOUK, JEAN-CLAUDE PERRIER, JEAN-CLAUDE SIMOEN, RAMY ZEIN.  
E-mail: LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM  
Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.  
www.lorientlitteraire.com